

## Quand j'étais maquisard

Récit de Charles Galletti

En 1943, après l'instauration du STO (Service du travail obligatoire) par le gouvernement de Vichy, de nombreux jeunes refusant d'aller travailler en Allemagne s'exilaient loin de leurs familles. Rejoints par des volontaires ils se regroupaient au fond des forêts ou dans les lieux les plus reculés de nos campagnes et de nos montagnes. Ils furent appelés *les maquisards*. Se rapprochant de la Résistance, ils participèrent activement aux actions qu'elle multipliait contre les troupes d'occupation.

Dans notre quartier de la *Montée de Rigaud* à Montbrison, où nous habitons, nous avions, parmi nos charmants voisins, un voyageur de commerce avec qui nous partageons, en plus de l'amitié, les mêmes opinions à l'égard du gouvernement de Vichy et de la *collaboration*. Au cours du printemps 1944, il nous informa confidentiellement qu'il participait à la création d'un maquis sur les hauteurs de Roche-en-Forez.

Au matin du 17 juillet, il est venu nous chercher, mon frère et moi, pour aller grossir les rangs du groupe existant. Il nous a emmenés en voiture jusqu'au village de Roche et nous avons continué à monter à pied en passant par le hameau de Montvadan, où se trouvait un "poste avancé", et poursuivant jusqu'aux plateaux où deux jasseries voisines étaient en cours d'aménagement.

En arrivant, j'eus le plaisir de retrouver deux de mes amis montbrisonnais qui se trouvaient là depuis quelques jours. Nous nous sommes rapidement intégrés à l'équipe en partageant les tâches qui étaient essentiellement domestiques.

Dans les jours qui suivirent sont venus nous rejoindre des volontaires plus spécialisés (gendarmes, policiers, militaires) et notre groupe se structura pour devenir le *Groupe Cassino de l'Armée secrète*, sous le commandement du capitaine Million, officier de la Garde mobile.

Dès lors nos activités devinrent entièrement militaires. Chacun de nous reçut un prénom de guerre - Luc pour mon frère, Delphin pour moi - et une arme. Comme nous n'avions pas suffisamment d'armes de guerre je fus doté d'un fusil de chasse remplacé par un fusil anglais un peu plus tard.

Commencèrent alors l'instruction militaire, les manœuvres diverses, le maniement d'armes et d'explosifs : pains de plastic, grenades offensives à manche ou défensives quadrillées. Je me souviens particulièrement de ces dernières car nous en portions accrochées à la ceinture lorsque nous descendions en petit groupe au village de Roche.

Des "gardes" furent instituées autour de nos différents cantonnements (fermes, jasseries de Jean-Petit, Château-Gaillard, Probois). Jour et nuit, relayés toutes les deux heures, cela nous laissait du temps libre que j'ai employé en grande partie à fabriquer, avec les moyens du bord, des croix de Lorraine pour mes camarades qui me fournissaient la matière première (pièces de monnaie ou plaquettes de métaux divers de récupération).

Un "nouveau poste" avancé avait aussi son tour de garde qui était pour nous le plus inquiétant. Situé sur la petite route d'accès au village de Roche, dans le premier virage à quelques centaines du lieu-dit "le Gros Fayard" sur la "Route nouvelle", il se trouvait très loin de nos bases dans un lieu désert et plutôt sinistre la nuit sous le couvert du feuillage particulièrement dense en cet endroit. La consigne était de n'autoriser l'accès au village qu'après citation du "mot de passe". Durant notre tour de garde de deux heures nous faisons, à deux, des allers et retours jusqu'au

carrefour, marchant à pas feutrés, attentifs, au moindre bruissement et inquiets lorsqu'un bruit de moteur se faisait entendre au loin.

Après la relève nous allions remplacer nos camarades pour tenter de prendre un peu de repos sur un lit de fougères dans une cabane de jardin au bord d'un champ surplombant la route et cultivé par un Montbrisonnais. Fort heureusement, au cours de ces gardes, nous n'avons jamais eu de mauvaises surprises.

Un soir, nous sommes partis en opérations de sabotages sur la voie ferrée du côté de l'Hôpital-sous-Rochefort. Arrivée sur place, une équipe s'est employée à scier au passe-partout les poteaux téléphoniques, tandis qu'une autre récupérait et enroulait les précieux fils de cuivre. Ils serviraient à nos camarades maquisards des PTT pour l'installation du téléphone entre nos cantonnements. Après avoir détruit à coups de marteau l'installation dans la petite gare proche et placé une charge de plastic pour faire sauter la voie, nous sommes remontés dans nos montagnes prendre un repos bien mérité.

Le 7 août, mon équipe était de garde au poste du "Gros Fayard" lorsqu'en début de matinée un messager est venu nous avertir qu'une violente attaque venait d'être déclenchée à Lérigneux contre le maquis des FTP (Francs-tireurs et partisans). Ordre nous était donné de regagner immédiatement notre cantonnement de base. Abandonnant notre poste nous sommes remontés rapidement vers nos jasseries.

Après regroupement nous sommes repartis sur les plateaux dans la direction présumée de la zone des combats. Après une longue marche nous avons commencé à percevoir des échanges de tirs qui devinrent plus forts et plus localisés lorsque nous avons atteint une petite crête dominant un vallon. Curieusement, tandis que nous poursuivions notre avance, les tirs s'espacèrent progressivement puis cessèrent et le calme s'installa durablement. Après un temps d'observation, nous avons reçu l'ordre de faire demi-tour et sommes revenus sur notre secteur. La nuit qui suivit nous sommes restés en faction par petits groupes sur les plateaux pour surveiller la zone afin de prévenir toute tentative de récidive.

Plus tard, nous avons appris que cette bataille avait causé des morts et des blessés dans les deux camps ainsi que des prisonniers FTP. L'assaut avait été mené par les troupes allemandes auxquelles s'étaient associés des GMR (Gardes mobiles de réserve) aux ordres du gouvernement de Vichy.

En quittant notre "montagne", le 20 août, nous avons pris la direction de la zone d'opérations sur laquelle notre chef, le commandant Marey, venait de lancer ses troupes. L'objectif était de stopper la progression d'une puissante colonne militaire allemande et se dirigeant vers Saint-Etienne.

Après un bivouac au hameau de la Sauvetat sur les hauteurs de Saint-Anthème, nous sommes repartis au matin pour ratisser un vaste secteur, sillonnant routes et chemins à la recherche de fuyards éventuels. Nous avons patrouillé toute la journée et toute la nuit ne prenant qu'un court temps de repos nocturne recroquevillés au creux d'un fossé.

Le matin du 22 août nous étions regroupés à la gare d'Estivareilles pour le désarmement des vaincus sous l'autorité du commandant Marey avec son inséparable carabine en bandoulière.

Ces opérations terminées nous sommes descendus à Saint-Etienne où nous avons été hébergés à la caserne Rullière, rue du 11-Novembre (elle n'existe plus aujourd'hui, ayant cédé la place au campus universitaire). Nous y avons revu les prisonniers du matin qui s'y trouvaient désormais retenus.

Le 31 août nous sommes repartis en opérations dans les monts du Lyonnais au lieu-dit *Pont-rompu* près de Mornant, où un groupe de résistants livraient un violent combat contre des militaires allemands. Arrivés sur place nous avons reçu l'ordre de quadriller un secteur rapproché. Tandis que nous avançons à l'affût au milieu des vignes, nous entendions siffler des balles, les mêmes, sans

doute, que celles qui là-bas au carrefour devaient tuer plusieurs de nos camarades parmi lesquels le soldat montbrisonnais Aumeunier. Il était l'un des combattants de la patrouille Ferréol, l'audacieux commando du lieutenant Collonge.

Il y eut des morts du côté adverse, dont nous avons vu les corps transportés sur un char de paysan après la bataille.

Le seul réconfort de la journée nous fut donné en fin d'après-midi lorsque nous nous regroupions dans une cour de ferme, au bord de la route. Nous avons vu arriver les premières "jeeps" des Alliés remontant progressivement la vallée du Rhône après leur débarquement en Provence. La jonction était faite ! Nous les avons accompagnées jusqu'à Brignais avant de regagner Saint- Etienne.

Dans les jours qui suivirent, mes camarades musiciens, mon frère et moi-même, avons été recrutés pour participer à la "Musique de l'Armée secrète" en cours de création. Nous nous sommes installés à la "caserne de la Garde", petite voisine de la caserne Rullière. Des éléments extérieurs nous ont rejoints formant un ensemble de 120 musiciens, sous la direction de notre chef Clément.

Nos journées furent dès lors partagées entre répétitions, concerts, commémorations et défilés qui se multiplièrent dans toute la région stéphanoise. Nous recevions partout un accueil chaleureux et enthousiaste. Avec nos képis, foulards et gants blancs de légionnaires, entraînés par notre tambour-major Moulin, nous avions une assez fière allure ; sans oublier le succès de notre chanteur Gatty qui interprétait magistralement le chant patriotique *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* à chacune de nos sorties. Parmi celles-ci, la plus marquante fut, bien sûr, celle que nous avons effectuée à Grenoble pour y accueillir le général de Gaulle. Toutefois, en écrivant ces lignes, je me souviens qu'après avoir rendu les honneurs au Général, nous avons déjeuné debout, dehors, sur une carte postale en guise d'assiette ! L'intendance ne suit pas toujours !

Cette vie militaire et musicale se poursuivit jusqu'à fin novembre quand je décidai de quitter l'armée comme on nous en donnait la possibilité. Démobilisé le 4 décembre, je réintégrai ma famille. J'avais perdu mon emploi à la subdivision des Ponts et Chaussées de Montbrison et je fus recasé au bureau de l'arrondissement de Saint-Etienne.

Ainsi s'achevait mon aventure. Elle était venue perturber ma jeunesse dans une période bien trouble de notre histoire. Mais elle m'avait appris que l'on pouvait compter sur la camaraderie et la solidarité quand parfois l'inquiétude ou la peur nous tenaillait. Et malgré le temps qui s'est écoulé depuis cette époque déjà lointaine, je garde au fond de moi un petit sentiment de satisfaction d'avoir participé, modestement, à la libération de notre pays et la reconquête de nos libertés.

**C. G.**

ANNEXE n° 2

Modèle de Certificat

FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR

Le (Nom et Grade du Commandant de l'Unité) Lieutenant Ferrer

Commandant (Désignation de l'Unité) Compagnie Territoriale N°1

Certifie que Monsieur Galletti Charles

Né le 2 Octobre 1925 Montbison (Loire)

demeurant à Montée de Rigaud Montbison

a servi dans les Forces Françaises de l'Intérieur : Cassino Musique/AS

du 17 juillet 1944

au 30 novembre 1944

en qualité de soldat 1<sup>er</sup> classe

et qu'il a participé avec son unité aux opérations suivantes : Derignouse (7 Août 44)

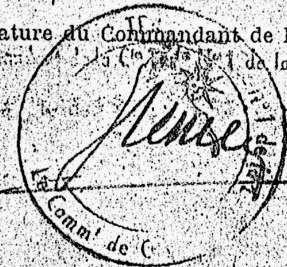
Estivareille (20-21/22 Août) Montard Pont rompu (31 Août) Opéra

- tous sabotage

Décorations obtenues et date des citations

Le 4 Décembre 1944

Signature du Commandant de l'Unité :  
Le Commandant de l'Unité de la Loire



Prime de démobilisation touchée le :